

Avec ou sans l'universel

Marc Chabot

Volume 2, numéro 1, automne 1991

De Buenos Aires à Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800890ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800890ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabot, M. (1991). Avec ou sans l'universel. *Horizons philosophiques*, 2(1), 127–135. <https://doi.org/10.7202/800890ar>

Avec ou sans l'universel

L'acte tant attendu finit par sembler impossible. Ma violence m'a brisé avant que j'aie le temps de la répandre. Je n'ai plus d'énergie; ma propre désolation m'écrase. J'agonise sans style, comme nos frères anciens de Saint-Eustache. Je suis un peuple défait qui marche en désordre dans les rues qui passent en dessous de notre couche...¹

Nous sommes à l'extérieur de nous-mêmes. Si loin de nous que le nous n'existe pas encore. Si loin de notre pensée, d'une pensée, qu'il nous faudrait je ne sais plus quelle illumination pour accepter l'idée d'avoir une idée.

Et puisque le risque est réel de ne pas être entendus, nous nous taisons, nous fabriquons du silence sur ce que nous sommes, sur notre histoire, sur les efforts d'être de toute pensée.

Nous avons beau ne pas y croire, nous avons beau faire semblant, quelque chose se dit, quelque chose peut s'entendre dans nos nombreuses écritures solitaires. J'écris : nous fabriquons du silence, parce qu'il s'agit d'une construction, parce qu'il est plus facile de théoriser avec de l'ignorance qu'avec des faits, parce qu'il est plus facile de ne pas être, de ne pas se faire naître que d'accoucher de nous-mêmes.

1. Hubert Aquin, *Prochain épisode*, Montréal, Cercle du livre de France, 1965, p. 139.

Une culture peut très bien vivre sans la philosophie. Elle peut très bien produire des œuvres et ne pas les situer dans une histoire, ne pas les inscrire dans une continuité. Elle peut le faire. Mais nos livres sont alors majoritaires dans les Colisées du livre et les Marchés du livre. Nos pensées finissent toutes en solde dans ces grands cimetières de la culture.

Nous sommes à l'extérieur de nous-mêmes et nous habitons les antichambres des autres cultures. Dix ans chez Foucault, Deleuze ou Barthes. Dix ans sur les pelouses de Harvard. Dix ans à Fribourg ou Londres. L'extériorité de la littérature philosophique tient dans les commentaires du commentaire de Baudrillard, Mafessoli, Ryle, Nozick, Rawls ou Rorty.

Et pendant ce temps l'ici gît.

Et pendant ce temps, l'ici n'est jamais maintenant. Nous ne ressemblons à rien. Nous sommes les autres. Nous sommes ce que nous n'avons pas à être.

Et si j'ai hésité longtemps avant de revenir devant une salle de philosophes, ce n'est pas tant par manque de courage que parce que les choses ne changent pas et que les discours du même ne changent rien non plus.

J'enseigne de plus en plus dans un cégep et les autres enseignent de plus en plus dans des universités. Ce qui aurait pu être une chance inouïe de s'inventer une véritable culture philosophique est devenu des maisons du mépris où rien ne peut s'installer dans un réseau d'échanges.

Nos œuvres sont toujours les œuvres des autres, les œuvres de l'ailleurs.

Tout cela s'écrit en dehors de la tristesse, de l'amertume, de la nostalgie ou du ressentiment. Je pense que tout cela s'écrit dans l'indifférence, parce que l'acte même de philosopher suppose probablement ce désir et ce rejet de l'autre, des autres. Ce désir et ce rejet de l'Europe, de l'Amérique, de l'universel et du particulier.

L'acte de philosopher n'est qu'un long monologue de la pensée avec elle-même. Dans le doute absolu de ce qui doit être pensé.

On s'entoure de quelques concepts. Ceux des autres ou quelques-uns des siens, et on essaie de les mener quelque part, sans plus. Quelque part, c'est-à-dire au plus proche des autres. De l'autre qu'on imagine en état de les recevoir. D'un autre imaginaire puisque la philosophie s'écrit et elle se lit. Elle s'écrit dans la solitude et elle se lit dans la solitude. Les concepts s'échangent dans la solitude. Il y en a qui ont les moyens, le pouvoir donc, d'avoir un auditoire. Des oreilles et des yeux pour leurs mots. D'autres qui ne sont pas entendus. Pour eux le silence est encore plus lourd. Si bien qu'ils finissent par se demander s'il faut encore oser penser sur du papier.

Dans leur *Éloge de la créolité* Jean Barnabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant écrivent :

Condition terrible que celle de percevoir son architecture intérieure, son monde, les instants de ses jours, ses valeurs propres, avec le regard de l'Autre. Surdéterminés tout du long, en histoire, en pensées, en vie quotidienne, en idéaux (même progressistes), dans une attrape de dépendance culturelle, de dépendance politique, de dépendance économique, nous avons été déportés de nous-mêmes à chaque pan de notre histoire scripturale².

Mais de cela nous sommes conscients, ai-je le goût d'ajouter. Et pire encore est la condition de celui ou de celle qui le sait et qui ne trouve pas le chemin de la sortie, qui supporte le refus de sens du post-moderne ainsi que son cynisme; qui doit poursuivre une réflexion qui déchire son être puisqu'il semble prendre du retard sur l'universel désabusé de l'Occident.

2. Jean Barnabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989, p. 14.

L'effort que nous mettons à nous mettre à l'heure. L'heure de l'universel déprimé et moderne. L'heure d'une décadence acceptée et frivole. Alors que nous sommes encore dans les minutes de nous mettre au monde. Nous minutons notre arrivée au monde au moment même où l'Occident nous dit que le monde n'existe plus.

Parce qu'ailleurs on écrit que tout est simulacre. Il n'y aurait plus que des simulateurs de sens, s'amuse-t-on à dire, et nous, nous tentons de mettre le doigt sur notre monde. Et si jamais nous venons au monde, il faudra se faire disparaître pour rejoindre l'Occident des esthètes décadents. Finalement, nous nous préparons à notre naissance alors qu'on nous efface déjà de l'histoire en affirmant le non-sens de l'histoire.

Pourquoi ne serions-nous pas tentés de simuler que nous vivons aussi dans un univers de signes brisés, de signes abstraits, mais tout de même moderne. Biffons notre histoire particulière pour rejoindre l'Autre. Penser à partir d'ici, c'est toujours tenter de rejoindre l'Autre, en dépendance de ses pensées. En dehors de l'indépendance de la pensée.

Ici, d'ici, les ruptures ne sont jamais signifiantes. Elles sont toujours insignifiantes parce que déjà réalisées, déjà là. Il ne suffit plus que d'en constater l'avancée pour assurer l'Autre que nous suivons bien sa trace. Nous entrons dans la post-modernité sans particularité, sans originalité, sans le pouvoir de dire non, parce qu'alors nous prendrions un retard impardonnable, et nous avons tellement besoin d'être pardonnés. Qu'au moins notre confession soit entendue même si nos péchés sont petits, même si nos fautes ne sont pas si graves.

Et j'entends déjà les voix des censeurs me dire que les complexes nous travaillent encore. Alors qu'il s'agit de tout autre chose, d'une donnée particulière de notre histoire, d'une échancrure dans ma propre histoire de la pensée, d'un inconscient dans l'écriture même de cette histoire. Car si je commence à dire que tout dans la pensée

passer par le doute, il m'est possible même de douter de la lecture de mon réel faite par l'Autre.

Alors seulement je peux me reconnaître dans mon histoire. Je commence à rejoindre mon intériorité. Parce que j'ai besoin d'une vraie solitude, j'ai besoin de me vider de l'Autre en moi. Il ne peut pas y avoir de philosophie régionale puisqu'il n'y a pas de philosophie pour les régions. Il n'y a pas de philosophie pour un pays. La pensée donne toujours accès à l'universel, à la totalité. En philosophie, il n'y a même pas d'hommes et de femmes, il n'y a que de l'être. Il n'y a que de l'humain qui rejoint tous les humains.

Que ma pensée ne rejoigne pas l'Autre, c'est possible, mais c'est que l'Autre (Européen ou Américain) n'arrive pas à se départir de lui-même, c'est que l'Autre est tellement lui-même qu'il est englué dans son narcissisme occidental. Il se perd dans ce qu'il croit être de l'universel alors qu'il n'arrive toujours qu'à parler de lui-même. Il se perd dans un universel particulier alors qu'il devrait tout simplement annoncer qu'il est. Il devrait se contenter d'être au lieu de classer, hiérarchiser, noter, codifier le monde.

Notre différence passe par les chemins les plus difficiles. Notre différence est si paradoxale qu'elle tente par tous les moyens de se nier, de s'abstraire. Alors que la ressemblance ne nous est pas acquise. Alors que la ressemblance n'est pas permise. Les petites cultures ne font les vitrines des grandes cultures que dans les années creuses des grandes cultures, qu'aux instants si courts de doute des grandes cultures, lorsqu'elles ont besoin de repos et d'exotisme.

À ce moment-là, nous sommes charmants. Nous avons des mots, nous avons des idées et nous existons pendant qu'ils refont leurs forces, pendant qu'ils préparent une contre-offensive, pendant qu'ils relisent des classiques et quelques pensées venues d'ailleurs.

Mais il suffit de quelques années pour mourir à nou-

veau. L'effet de mode passé. Et la mode, comme le disait je ne sais plus qui, est la fille de la mort.

C'est dans ce tourbillon que nous jouons avec les concepts. C'est dans ce bouillonnement que nous essayons d'exister. D'être pour l'Autre. Alors qu'il faudrait essayer d'être pour soi. D'être avec soi.

L'universel n'est plus mon affaire. Le particulier ne l'a jamais été. Il y a des œuvres de l'Autre dont je me nourris, il y a des œuvres de l'Autre que je ne peux m'empêcher d'entendre autrement. Il arrive même que l'Autre soit un Québécois, celui ou celle des générations qui me précèdent et des générations qui me suivent, parce que pour les prochaines années, je serai du milieu. Je ne suis plus celui qui pousse pour faire sa place. J'occupe un lieu, une place. Je suis dans un territoire. La jeune quarantaine. C'est maintenant ou jamais le temps de m'expliquer, de rendre compte de la situation, de philosopher. Après, il sera trop tard. Je dis, j'écris. Je fonce et j'essaie de penser.

Je ne pose plus le paradoxe. Je l'assume. Je l'interroge. J'essaie simplement de vivre avec dans l'état le plus complet de solitude.

Ici, il y aura un «je» qui parfois ressemble à un moi et parfois prétendra se penser comme un «nous». Dans la communauté philosophique, très souvent sans elle, refusant même de s'appuyer sur elle.

Comme l'affirmait George Steiner :

Chaque ère nouvelle se contemple dans l'imaginaire de sa propre histoire ou d'un passé emprunté à d'autres cultures. C'est là qu'elle met à l'épreuve son identité, son intuition d'un progrès ou d'un recul [...]. Que ceux-ci manquent, au sein d'une collectivité naissante ou restaurée après une longue période de dispersion ou de servitude, et l'indispensable passé, dans la grammaire de l'être, doit s'instituer par décision de l'esprit ou du cœur³.

3. Georges Steiner, *Dans le château de Barbe-Bleue, notes pour une définition de la culture*, Paris, Gallimard, Folio, 1986, p. 13-14.

Qu'en est-il de l'imaginaire de notre propre histoire philosophique? Rien ou presque. Un trou de mémoire. Une insignifiance. Nous sommes convaincus qu'il est impossible de contempler nos idées. Nous sommes convaincus qu'il nous faut, pour avoir une histoire, pour exister dans la pensée, emprunter à toutes les autres cultures occidentales.

Cette idée n'est pas nouvelle. Je reprends simplement ce que j'ai énoncé il y a une dizaine d'années. Pendant tout ce temps, je me suis laissé porter par cette idée. Je me suis donné pour tâche de retrouver «l'imaginaire de ma propre histoire» philosophique. Jamais pour l'imposer aux autres cultures, jamais pour exiger qu'elle fasse partie de la Grande Culture occidentale. Je savais bien qu'ils n'avaient pas l'oreille pour cette histoire, cette maigre histoire. Non, c'est tout à fait égoïstement que j'ai recherché quelques mouvements de la pensée ici. C'est mon identité que je voulais mettre à l'épreuve. Mon identité philosophique. Il s'agissait d'une décision du cœur et de l'esprit, donc d'une tâche affective et rationnelle. La dispersion de mon être en Amérique m'obligeait à ce travail. Je me disais : j'ai le choix entre reconnaître comme mienne cette dispersion et tenter de la comprendre ou suivre le mouvement général des philosophes d'ici : me coller servilement au «passé emprunté des autres cultures».

Mais les traces de ma dispersion sont effacées. Chaque fois, il faut entreprendre un travail archéologique. Découvrir des bribes de textes dans les greniers des séminaires, entre les pages d'une revue qu'on se préparait à pilonner et surtout subir les sarcasmes et les rebuffades des autres, les résistances théoriques qu'il faut le plus souvent entendre comme des résistances profondément émotionnelles.

Et puis, j'ai appris aussi qu'une décision du cœur est toujours mal reçue chez les philosophes. Toute décision devant se camoufler dans les corridors de la raison. Il faudrait faire de tout une science.

Tout cela ne m'atteint en rien dans ma décision. On

n'écrase pas un rêve avec des lois ou des refus de subventions, avec du mépris ou de l'ignorance. Il y a des entêtements à être qui volent au-dessus des turpitudes quotidiennes.

Mais je n'avais pas imaginé notre dispersion historique si terrible. Je n'avais pas imaginé notre imaginaire philosophique si difficilement restaurable.

Nos écritures sans écho. Nos essais sans auditeur universel. Nos penseurs sans public. Nos philosophies sans histoire. Nos idées dispersées vont et viennent dans une Amérique qui ne sait pas ce qu'il faut faire de nous.

Philosophiquement, je n'ai pas les moyens de mes rêves. Je ne voulais pas me contenter de faire de l'histoire. Je ne voulais pas me contenter de produire des monographies, des répertoires, des bibliographies, des instruments théoriques pour lire cette histoire sans histoire, ce passé égrené. J'espérais voir cette pensée prendre racine dans toute notre histoire.

Mais qu'est-ce que je voulais vous dire?

Qu'un silence sur l'histoire de nos idées, ce n'est pas encore la fin de notre existence. Que «l'indispensable passé» habite même nos silences et nos fuites dans les territoires de l'Autre. Que la fuite dans l'universel n'est pas en soi une solution.

Mais pour en arriver là, il aurait fallu sortir de nos solitudes respectives, il aurait fallu qu'entre les universitaires et les professeurs de philosophie des cégeps s'établissent quelques projets concrets. Descartes en France, Rousseau en France, ils passent les rampes des institutions. Un discours est tenu sur ces philosophes d'une institution à l'autre. Il y a pour eux une forme de vénération, il y a une «communauté d'esprit» pour les relire, pour qu'ils demeurent dans l'histoire. Ici aussi me répondez-vous. Je dis pourquoi pas, et heureusement et bravo. Mais ils sont rares les étudiants et étudiantes de cégep qui sauront qu'il y a ici aussi une histoire des idées, une histoire de la pensée, une histoire de la philosophie. Personne ne sait

encore qui sont Martin Bouvard, Alexis Pelletier, les penseurs de l'Institut Canadien, Hermas Bastien, François Hertel et même Pierre Vadeboncœur, Hubert Aquin, Fernand Dumont et Jacques Brault. Rien, du silence, du mépris, de la rigolade et des tonnes d'ignorance.

Je le répète : nous sommes à l'extérieur de nous-mêmes.

«Toute chose racontée est une chose sauvée», écrit Danièle Sallenave dans *Le don des morts*⁴. Le désir de sauver notre philosophie de l'oubli est une exigence, et pas seulement pour nous les philosophes, mais pour tous ceux et celles qui vont et viennent dans la culture. Tout cela pourrait se faire sans que rien de ce qui se fait présentement ailleurs ne soit oublié, sans qu'aucun lien avec les autres cultures ne soit brisé, sans qu'aucune nouvelle ignorance s'installe. Il ne s'agit pas de biffer les autres de notre culture, il s'agit de nous mettre dedans, de nous y inscrire, de nous voir dedans et non loin derrière.

Que la philosophie cesse de s'échapper ailleurs. Nous avons un urgent besoin d'elle, parce que nous avons un urgent besoin d'être.

MARC CHABOT

Collège François-Xavier-Garneau.

4. Paris, Gallimard, 1991.